

PRICE 35 CENTS

THE LAST VISIT TO AMERICA.

Sarah Bernhardt

SEASON 1910-1911



Sarah Bernhardt

L'AIGLON

AS REPRESENTED BY
MME. SARAH BERNHARDT
AND COMPANY.

UNDER THE DIRECTION OF WM. F. CONNOR.

PUBLISHED BY
F. RULLMAN,

THEATRE TICKET OFFICE 111 BROADWAY, NEW YORK.

·TRINITY BUILDING (REAR ARCADE)

RULLMAN'S
Theatre Ticket
Office

111 BROADWAY, NEW YORK CITY
(Trinity Building, Rear Arcade)

OFFICIAL PUBLISHER OF

OPERA LIBRETTOS

AND PLAY BOOKS

IN ALL LANGUAGES

Telephones, Rector, 5172, 1347, 1289.

ARGUMENT
OF THE PLAY
L' A I G L O N
(THE EAGLET)

DRAMA IN FIVE ACTS

BY

Edmond Rostand

A Libretto by E. C. Edson, translated into French by Henri Regna

AS PRESENTED BY MADAME

SARAH BERNHARDT

AND

HER POWERFUL COMPANY

Published by **FRED RULLMAN**,
at the Theatre Ticket Office, 111 Broadway,
New York.

L' AIGLON

PAR EDMOND ROSTAND

RÉSUMÉ EN FRANÇAISE

La pièce intitulée "L'Aiglon" est un tableau des dernières années de la vie du jeune duc de Reichstadt, le fils de Napoléon Premier surnommé "L'Aiglon". En 1830, l'époque où commence le drame, il réside à Baden avec sa mère, Marie Louise, la seconde femme de Napoléon Premier, et veuve du Comte Neipperg. Sa cage est dorée, mais c'est une cage. L'Angleterre avait eu l'Aigle, et Metternich, le chancelier de l'Autriche, a l'Aiglon; tous ses efforts actuellement tendent à empêcher l'enfant de connaître l'histoire faite par Napoléon. C'est en vain: la gloire du père tourmente le jeune duc. Dans les replis les plus profonds de son être, quelque chose le pousse irrésistiblement à se rendre digne de la grandeur qui lui est échue par naissance, mais la peur de ne pouvoir faire honneur à sa tâche le retient.

Tout le drame roule sur un complot tramé pour l'enlèvement du jeune prisonnier, sur lequel l'Europe a les yeux fixés. La tentative d'enlèvement est historique, et ce complot, l'auteur s'en sert habilement pour retracer la lutte entre l'héroïsme et la crainte qui se disputent le cœur de "l'Aiglon".

Le premier acte exposé la légèreté et le gaieté folle de Marie Louise et des courtisans qui surveillent tous les gestes de "l'Aiglon" de peur qu'il ne leur échappe. Sans doute, toutes les femmes de la cour lui sourient: Sa tante, l'archiduchesse Sophie d'Autriche, lui est toute dévouée, et, aimablement complice des désirs de son neveu, elle lui procure livres et nouvelles de France. Instruit tantôt par elle, tantôt par Fannie Elssler qui l'aime, il se tient au courant de tout ce qui se passe; mais, balancé qu'il est entre son imagination et ses irrésolutions, sa jeunesse se perd dans les vains efforts d'une ambition qu'il ne peut ni contrôler ni assouvir.

THE EAGLET

BY EDMOND ROSTAND

ENGLISH SYNOPSIS

“L’Aiglon” is the story of the young Duke of Reichstadt, son of Napoleon I, who is known as l’Aiglon, or the Eaglet, and who, when the play opens in 1830, is living at Baden with his mother, Maria Louisa, second wife of Napoleon I and widow of Count Neipperg.

Metternich, Chancellor of Austria, to whom the Eaglet has been given in charge, conceals from the boy all knowledge of the history which Napoleon, the Eagle, has made. The young duke, however, is haunted by visions of his father’s fame. He feels the force of a great incentive which urges him to live up to this inheritance, but shrinks from initiative fearing that he has personal incapacity to perform the tasks awaiting him.

The play exposes an enterprise which had for its object the abduction of the youthful prisoner on whom the eyes of Europe rested so anxiously, and it is an historical fact that such an attempt was made.

The first act shows the lightness and gaiety of Maria Louisa and the courtiers who make L’Aiglon the object of their vigilant attentions and leave him no liberty. To be sure the women are all smiles for this charming “Aiglon” or “Eaglet.” His aunt, the Archduchess Sophia of Austria, is devoted to him, and through sweet connivance enables him to obtain books and news of France. Instructed in part by her, and in part by Fanny Elssler, his love, he keeps in touch with current events; but imaginative and vascillating, he is wasting away, a neurotic youth, in the fires of a hereditary ambition which he can neither control nor gratify.

ACTE PREMIER

LES AILES POUSSENT.

On découvre dans le fond d'un des salons de la villa occupée par Marie Louise un groupe de grandes dames. Elles sont en train de déchiffrer de la musique au milieu des rires et des interruptions de toutes sortes.

Un valet de pied introduit une jeune fille simplement vêtue, Thérèse, et son frère Tiburce, un officier dans la cavalerie autrichienne. Personne ne remarquant leur entrée, ils se tiennent pendant un moment immobiles dans un coin.

Survient le Comte Bombelles, qui, apercevant la jeune fille s'arrête, le sourire sur les lèvres. Il apprend qu'elle attend fièvreusement l'entrée de Marie Louise et du duc, son fils. L'idée qu'elle est si près de tout ce qui reste de vivant du grand Napoléon intimide Thérèse, et doucement elle exprime sa sympathie pour la grande douleur qui doit opprimer sa veuve. Quelle n'est pas sa surprise et son chagrin de découvrir en présence de celle-ci qu'elle n'a de regrets que pour le Général Neipperg.

Entrent le docteur et son fils, apportant une boîte qui contient une collection de papillons. Marie Louise espère qu'ils distrairont son enfant.

Voici Metternich, le chancelier de l'Autriche. En lui revit toute entière la haine que l'Autriche porte à Napoléon, haine mesquine, implacable, qui cherche à étreindre "l'Aiglon" pour étouffer en lui toute trace de génie qui peut venir du Père. Metternich demande à Marie Louise de lui prêter son salon afin de recevoir le conseiller Gentz et un envoyé de l'Ambassadeur français. Tout le monde se retire.

Gentz fait son entrée, un flacon d'odeur sous le nez et suçant des bonbons. Il admet qu'il est un agent du gouvernement Russe et que tous ses profits disparaissent dans la vie désordonnée qu'il mène. Il est un des exilés français à la cour autrichienne: tout de suite il entame la conversation sur les affaires de France; il devient évident que Metternich se sert du prince comme d'un épouvantail à l'usage du roi de France, en parlant de "l'Aiglon" comme d'un candidat toujours possible au trône de France; c'est ce qu'on fait maintenant sentir à l'Attaché français qui vient d'entrer.

Survient Marie Louise entrant en coup de vent à la poursuite d'une perruche. Un moment après sur le seuil de la porte ouvrant sur la terrasse du jardin apparaît sa sœur l'archiduchesse Sophie au milieu d'une escorte de seigneurs et de grandes dames. Les rires et les exclamations de cette foule qui vient juste de descendre de voiture, interrompant ainsi une excursion dans la vallée de Bade, retentissent bruyamment quand Gentz laissant tomber comme par hasard quelques remarques sur les pièces qui se jouent pour lors à Paris: "Bonaparte" au Vaudeville, "Napoléon" aux Variétés, tout se tait. Une seconde plus tard autre commotion; des cris de "Vive Napoléon" se sont fait entendre.

ACT FIRST

THE WINGS ARE GROWING.

At the rise of the curtain a group of distinguished ladies is discovered at the further end of a drawing room in the villa occupied by Maria Louisa. They are playing music at night, amid much laughter and many interruptions.

A lackey ushers in a modestly dressed young girl, Theresa, and her brother Tiburtius, an officer of the Austrian cavalry. Seeing that no one notices their entrance they remain standing a moment in the corner.

Enter Count Bombelles. He sees the young girl and smiling stops. He learns that she is waiting with great trepidation to see Maria Louisa and her son, the duke. Theresa is awed at the thought of being near one who has lived so intimately in the life of the great Napoleon. She sweetly sympathizes with this widow, but when at last she is introduced to Maria Louisa, she finds her grief is all for General Neipperg.

The Doctor and his son now arrive bringing a box, which proves to be a collection of butterflies, with which Maria Louisa hopes to distract her son.

Enter Metternich, Chancellor of Austria, who typifies the Austrian hatred of Napoleon, the vindictive and cruel meanness which seeks to stamp out any genius the Eaglet may have inherited from his father. Metternich now announces that he is to receive Councillor Gentz and and envoy of the French Ambassador, and asks Maria Louisa if he may use her drawing room. All withdraw.

Enter Gentz, smelling at a scent bottle and munching sweetmeats. He frankly admits that he is in the pay of the Russian government and spends his money in riotous living. He is one of the many French exiles at the Austrian court and talks of affairs in France. It is evident that the Eaglet is kept as a possible candidate with which to threaten the throne of France.

Enter the French attache, who is told that his kingdom must not become too Republican, as Austria does not forget that her Duke of Reichstadt is grandson of Emperor Francis.

At this moment Maria Louisa enters hurriedly in search of a pet bird. A moment later her sister, the Archduchess Sophia of Austria, surrounded by a crowd of lords and ladies, appears at a door leading to the terrace. Great is the laughter and excitement of the merry crowd who have just stopped for a moment while coaching through the valley. But Gentz soon checks their gaiety by a casual reference to the plays being given at Paris—"Bonaparte" at the Vaudeville, "Napoleon" at the Variéé. In another moment the party is more upset by the cries of "Long live Napoleon!"

Marie Louise est pâle de terreur. Metternich, furieux, ordonne que les indiscrets soient immédiatement amenés devant lui. Deux soldats autrichiens expliquent tant bien que mal qu'il n'ont fait qu'applaudir le duc de Reichstadt qui vient de franchir à cheval un obstacle dangereux, et qu'ils n'ont pu penser à une autre manière de le faire.

Mais voici qui jette un nouveau froid : c'est une allusion à l'Empereur déchu. Sur un ordre que lui a donné Marie Louise de lire à haute voix, Thérèse a ouvert par hasard un des livres qui lui tombent sous la main. Les lignes qu'elle lit maintenant s'appliquent trop bien au sort actuel de "l'Aiglon". (Ce sont des livres appartenant au jeune duc qui ont été laissés par lui sur un coin de la table). Sur ces entrefaites apparaît le fils de Napoléon. Thérèse, interdite, s'interrompt : tout le monde se lève. Le duc fait quelques pas en avant. Il porte un costume de cheval. Sa figure est pâle ; son extérieur grave. Il s'excuse de l'interruption dont il est la cause ; puis, se tournant vers Thérèse, il lui ordonne de reprendre sa lecture au passage même où elle vient de s'arrêter. La jeune fille le regarde avec émotion, et recommence à lire.

“Courage, enfant déchu d'une race divine,
Tu portes sur ton front ta superbe origine ;
Tout homme en te voyant...”

Marie Louise sèchement l'interrompt et l'archiduchesse pour éclaircir l'atmosphère envoie ses enfants dire bonjour à leur cousin. Ils accourent joyeux et carressants, tandis que l'archiduchesse se penchant sur le dossier de sa chaise, lui dit tout le plaisir qu'elle a de le voir. Puis, c'est le tour de Marie Louise qui prenant son fils par le bras, le mène à la boîte de papillons que le docteur se met en devoir de débaler. L'Aiglon essaye de son mieux de simuler quelque intérêt ; mais à ce moment, Gentz s'approchant de lui murmure à son oreille : “Pourquoi prendre la peine de feindre ? Je ne suis pas si aveugle que Metternich” et là dessus il offre au jeune homme perplex, un bonbon de chocolat.

“Que voyez-vous ?” demande le duc avec hauteur.

“Quelqu'un qui souffre,” répond Gentz, “au lieu de prendre

Le doux parti de vivre en prince jeune et tendre.

Votre âme bouge encore : on va dans cette cour

L'endormir de musique et l'engourdir d'amour.

J'avais une âme aussi, moi, comme tout le monde...

Mais pfft !”

Pendant ce dialogue Dietrichstein, le précepteur, est arrivé et s'est mis à examiner les travaux du duc et l'archiduchesse et ses amis prennent congé de la maîtresse de la maison.

Seule avec son fils, Marie Louise lui avoue qu'elle a trempé dans une conspiration... Une conspiration !... Oui, une conspiration !... Elle a fait venir en cachette de Paris un tailleur et une essayeuse. “Ah Franz, c'est à Paris seulement qu'on habille !”

Une jeune fille entre habillée avec une élégance de mannequin, et portant deux grands cartons à robes et à chapeaux. Une jeune homme, une vraie gravure de mode, l'accompagne. Lui s'attache au duc tandis que l'essayeuse est occupée avec Marie Louise. Tout d'abord, altier,

Maria Louisa enters, pale with fear. Metternich is furious and orders those guilty of this indiscretion to be brought before him at once. Two Austrian soldiers explain awkwardly that they were simply applauding the Duke of Reichstadt, as he cleared a difficult jump, and could not think of any other way to cheer.

But again the serenity of the gathering is disturbed when Theresa, bidden to read aloud to Maria Louisa, picks up a book on the table—(it had been left there by L'Aiglon)—and happens to open it at a passage which describes, but too aptly, the present fate of the Duke. General confusion.

Suddenly the son of Napoleon appears. Theresa stops her reading. Everyone rises. The Duke steps forward. He is in riding costume, and his pale face never smiles. He begs to be forgiven for the interruption, then turning to Theresa bids her continue where she left off. The girl looks at him with emotion, then reads.

"Courage! Oh, fallen child of a godlike race.

"The glory of your birth is in your face!

"All men who look on you——"

Maria Louisa hurriedly changes the trend of the conversation and the Archduchess bids her children say good morrow to their cousin. They run to him with delight and caress fondly his beautiful clothes, while the Archduchess, leaning over his chair, expresses delight at seeing him.

Maria Louisa then takes her son by the arm and leads him to the butterfly cases which the doctor, who has come back, now spreads out. L'Aiglon tries his best to show an interest in them. Gentz approaches him and whispers, "It's not worth while to feign an interest. I am not so blind as Metternich." He offers the perplexed young man a chocolate.

"What do you see?" asks the prince.

"I see a youth who suffers," answers Gentz.

"Rather than live a favored prince's life.

"Your soul is still alive, but here at court

"They'll lull it fast asleep with love and music.

"I had a soul once, like the rest of the world;

"But——!"

Dietrichstein, the tutor, arrives and examines the duke's work, while the Archduchess and her friends take leave of their hostess.

Maria Louisa is left alone with her son and confides to him that she has been conspiring. Yes, conspiring! for she has ordered secretly from Paris a tailor and a seamstress. This to give him pleasure. "Ah, Franz," she exclaims, "it is at Paris only that one can dress!"

A young lady is now admitted dressed with the elegance of a milliner's dummy, and carrying two great cardboard boxes, and with her a young man, a veritable fashion plate. The latter devotes himself to the duke, while the young woman chats glibly with Maria Louisa.

le duc raille les louanges exagérées que le tailleur fait de ses étoffes, tout en les déployant; mais, quand l'Aiglon apprend qu'il peut avoir ce qu'il veut, il se commande un habit: c'est le fameux petit habit vert de son père. Les mains tremblent au tailleur, et sous le coup d'une vive émotion, il révèle au duc qu'il est un agent de ceux qui sont résolus à faire asseoir sur le trône de France le fils de Napoléon. "Vous vous confierez à nous quand vous saurez que notre chef est votre cousine la comtesse Camarata!"

"Cette Amazone sans casque,

Portant avec orgueil sa race sur son masque,

Brave un péril, tient un fleuret, dompte un pur sang!"

Les yeux du duc sont fixés sur elle. Comme elle se dirige avec Marie Louise vers la porte de l'appartement, il la voit lui faire un petit signe d'intelligence. Resté seul avec le duc, le tailleur le presse de s'enfuir en France, mais d'une voix triste le duc répond:

"Non!

J'aime dans son regard cette audace qui brille,

Mais ce n'est pas la France, elle, ... c'est ma famille!

... Quand vous me revoudrez... plus tard... une autre fois...

Que votre appel soit fait par une de ces voix

Où l'âme populaire, avec rudesse, tremble!

Mais, jeune byronien, ... âme qui me ressemble!...

Rien ne m'eut décidé ce soir; sois sans regret:

Car, pour être empereur, je ne me sens pas prêt!"

La comtesse, qui sort de chez Marie Louise a entendu les derniers mots. "Quoi? Pas prêt? Que vous faut-il?" Et le duc de lui répondre:

"Un an de rêve obscur,

De travail...

Mon front n'est pas mûr!

J'aurai la conscience à défaut de génie:

Je vous demande encor trois cents nuits d'insomnie!"

La comtesse, tristement pousse un soupir:

"On dit qu'on affaiblit ton esprit!"

Et le jeune homme d'ajouter:

"Qu'on vous triche

Sur ce qu'on vous apprend!"

Désireux de leur montrer le contraire et de leur prouver que c'est bien le sang de Napoléon qui coule dans ses veines, l'Aiglon leur commande d'écouter la leçon d'histoire tandis qu'il vont ramasser les vêtements épars derrière un paravent; le baron Von Obenhaus est là avec Dietrichstein; la leçon commence, mais, de tous les triomphes de Napoléon, pas un mot. Pour l'année 1805, l'année d'Ulm et d'Austerlitz, c'est la restauration du vieux calendrier qu'on mentionne, et puis, c'est tout. Oui! Seulement l'Aiglon est au courant, et à la consternation de ses professeurs, simples jouets dans la main de Metternich, il se redresse

At first the Eaglet spurns disdainfully the exaggerated praise with which the goods are displayed, but learning that he can have anything he wants, he orders a suit like the famous little green one his father used to wear. The hands of the tailor shake with emotion, and he reveals the fact that he is an agent for those who wish to see Napoleon's son upon the throne of France. "You'll trust us," he exclaims. "when you are told our leader is your cousin, the Countess Camarata!"

"The strange, unarmored Amazon who bears
 "Her father's likeness in her face,
 "Seeks danger, rides unbroken horses, fences——"

The duke turns to look at her, and she glances up meaningly as she goes with Maria Louisa towards her apartment. The tailor, left alone with the duke, now pleads with him to fly to France; but the duke answers sadly:

"No use

"I love the bravery glowing in her eyes,
 "But that's not France: that is my family!
 "When next you seek me, later, by and by,
 "Let the call come through some untutored voice,
 "Wherein rough accents of the people throb;
 "Your Byronism is much too like myself.
 "You could not have persuaded me to-night—
 "I feel myself unready for the crown."

The Countess, coming back from Maria Louisa's apartment, exclaims: "Unready? You? Unready? What do you want?" and the duke answers:

"A year of dreams,
 "Of study.....
 "My brain's not ripe!
 "I will be honest in default of genius.
 "I only ask three hundred wakeful nights."
 The Countess sadly shakes her head and sighing says:
 "They say your mind is weakened."

The tailor adds:

"They say you're cheated even in your studies."

To disprove this and to show them that the blood of Napoleon still flows in his veins, L'Aiglon bids them listen to his history lesson, while tying up the scattered clothes. This they do behind a screen, while the duke welcomes the Baron Von Oberhaus, who has been brought in by his tutor Dietrichstein to lecture on the events of history. The lesson begins; the history which Napoleon made is all left out. For the year 1805, that year of Ulm, the restoration of the Calendar is given! Ay! but the Eaglet knows well the story of his father's triumphs, and to the consternation of his tutors, mere puppets of Metternich, he rises, and, in magnificent rhetoric, describes the glorious feats

tout debout. Dans un magnifique flot d'éloquence, il leur dit à tous deux les glorieux triomphes d'Ulm (Octobre 1805) et d'Austerlitz (Décembre 1806),

son "grand-père venant voir" son "père au bivouac".

Petit à petit la comtesse et le jeune homme s'avancent sur la pointe des pieds; en écoutant le duc leur émotion s'accroît de seconde en seconde. Tout à coup les cartons leur tombent des mains. Quelle frayeur pour les deux professeurs! Il y avait des témoins!... et tandis que la comtesse et son compagnon s'esquivent, eux courent à la recherche de Marie Louise, qui entre dans la plus grande anxiété. Elle est dans un superbe costume de soirée; sur ses épaules est jeté son manteau de bal.

Elle est venue pour lui faire des reproches, mais c'est lui au contraire, qui se tournant vers elle, l'attaque pour avoir oublié qu'autrefois la gloire de Napoléon a rayonné sur sa tête, à elle, qui pense à Parme et a oublié les Tuileries, Notre-Dame. Au loin on entend un orchestre qui joue légèrement. "Ah! ma Mère," lui dit le duc épuisé, "Allez au bal... La valse vous évite des ennuis. Oubliez!... Vous oubliez si vite!" et tout en parlant, il la pousse insensiblement vers la porte. "Vous êtes coiffée à ravir!" Marie Louise de nouveau joyeuse, "vous trouvez," lui dit-elle en l'embrassant, et tandis que sa voiture l'emporte, lui, l'Aiglon laisse tomber ce cri plaintif: "Ma pauvre Mère!"

On frappe à la porte. C'est Fannie Elssler, la danseuse, poursuivie par le comte de Gentz, qui néanmoins, se retire discrètement pour la laisser avec le duc. Vous vous attendez à une scène d'amour! Nous en sommes loin! A peine la porte s'est elle refermée sur Gentz que Fannie, vivement quittant les bras du duc, s'assoit sur la table de travail et lentement fronçant ses jolis sourcils pour se rappeler des choses difficiles elle commence du ton de quelqu'un qui reprend un récit, la leçon d'histoire, la grande celle là, quelle vient journallement répéter au duc après l'avoir apprise par coeur.

FIN DE L'ACTE PREMIÈRE.

of Ulm (October, 1805), and of Austerlitz (December, 1806), when his Austrian grandfather, Emperor Francis, had bowed down to his father, Napoleon of France.

The countess and the tailor have gradually come out, on tip toes, pale and excited, from behind the screen. They listen to the duke with increasing emotion. Suddenly their boxes fall from their hands. They fly from the room and the tutors, in despair at the thought of these witnesses, go out in their excitement to get Maria Louisa. In a moment she enters, clad in a ball dress and wearing a superb cloak.

She has come with great trepidation to scold her Eaglet, but instead it is he who, with touching melancholy, bids her remember the glory of Napoleon's name which she has shared. It is he who sends her to the ball whose music is the only music that can stir her frivolous heart. "Go to the ball," he sighs, gently pushing her towards the door, "go and forget!—you forget so easily!" The wheels of her carriage are heard, and the young duke, sinking into his chair, exclaims: "My poor Mother!"

A knock at the door. It is the dancing girl, Fanny Elssler, accompanied by the admiring Gentz, who, however, withdraws discreetly to leave her with the duke. We expect a love scene! But, no! Once the door is closed on Gentz, Fanny darts from the duke's embrace, and, seating herself on the work table, begins, with deep respect, chapters of history which, for him, she has learned by heart.

END OF ACT FIRST.

ACTE DEUXIÈME

LES AILES BATTENT.

Un an après: à Schonbrunn.

Le duc retournant inopinément du champ de manœuvres, surprend Sedlinsky, le directeur de la police, en train de fouiller dans ses papiers, et donnant des instructions aux domestiques, qui ne sont en réalité que ses espions. Confus Sedlinsky bat en retraite sous une pluie de mordants sarcasmes juste au moment où arrivent l'archiduchesse, le docteur, et Dietrichstein.

“Je ne suis

Vraiment pas prisonnier, *mais*... qu'à cheval je sorte,

Je sens le doux honneur d'une invisible escorte.

Je ne suis pas le moins du monde prisonnier!

Mais... je suis le second à lire mon courrier.

Pas prisonnier du tout! *mais*... chaque nuit on place

A ma porte un laquais,...

Tenez; celui qui passe!...”

Sa tante lui arrache la promesse de ne pas s'enfuir avant d'avoir épuisé tous les moyens de persuasion auprès de l'Empereur Joseph, pour obtenir de lui qu'il le fasse asseoir sur le trône de France. En récompense, elle lui annonce, que grâce à un peu d'influence, elle a réussi à faire rappeler à la cour autrichienne l'ami intime du duc, Prokesch, qui entre lui-même à cet instant.

Grande est la joie du duc, en revoyant Prokesch. Il se hâte de lui raconter tout ce qui lui est arrivé depuis six mois, et comme sa captivité dorée lui pèse! La comtesse l'oublie-t-elle? “Oh! L'an passé n'avoir pas fui, quelle folie!... Pourtant cela vaut mieux. Je suis plus prêt maintenant, mais, on m'oublie!” Comme il lui tarde “à l'histoire d'ajouter des chapitres!” Si seulement il pouvait se débarrasser des doutes que Metternich a semés dans son esprit et qui parfois le font désespérer de pouvoir jamais devenir capable de porter la couronne. Prokesch le rassure et, s'emflammant, le duc ouvre ses lettres: ce sera l'histoire qu'il fera et non l'amour. Une par une, il déchire toutes les lettres qu'il a reçues des belles de la cour, et c'est sans émotion qu'il reçoit Thérèse, sa petite source, qui vient à la veille d'une absence lui dire adieu.

Elle partie, les deux amis reprennent leur passe-temps favori: l'étude de la tactique militaire. Vite, ils ont ouvert la boîte qui renferme les soldats de bois. O joie! O surprise! Comme par miracle, les petits combattants sont devenus des grenadiers de Napoléon! Rien ne leur manque, pas même un galon sur la manche. Fièvreusement, le duc les

ACT SECOND

THE WINGS FLUTTER.

One Year Later; at Schonbrunn.

The duke, returning unexpectedly to his apartments, from the hunting ground, surprises Sedlinsky, chief of police, rummaging through his papers, and giving instructions to the valets, who are in fact spies. Great is the confusion of this official, who retires before a shower of stinging sarcasm on the arrival of the Archduchess, the Doctor, and Dietrichstein, the tutor.

"Ah!" exclaims the duke, "No!

"I'm not the least bit a prisoner,

"*'But'* I'm the second to unseal my letters.

"Not at all a prisoner, *'but'* at night they post

"A lackey at my door

"Look! there he goes!"

His aunt now elicits from him a promise never to flee until he has done his utmost to persuade Emperor Francis to place him on the throne of France. As a reward, she tells him how through a little influence she has been able to recall to the Austrian court his dearest friend.

Prokesch now enters, much to the delight of the duke, who, with feverish haste, talks of his life during the past six months, and tells how he has raged for a chance to escape, how he has longed for the countess whom he has not seen for a year. "What folly not to have fled last year! And yet 'twas better; now I'm readier, but—forgotten." He yearns to broaden history, if only he can rid himself of the doubt which Metternich feeds with frequent hints. Reassured, however, by Prokesch, and inspired with fresh purpose, the duke takes up his mail, resolved to deal in history, not in romances. One by one he destroys letters from fair dames, nor does he betray emotion when Theresa, his "Little Brooklet," comes to say farewell on the eve of a departure.

She goes: and they turn to their favorite pastime—the study of military tactics. They take out the wooden box with all the wooden soldiers. But! What a surprise! The little combatants have been turned, as by a miracle, into Napoleon Grenadiers! Nothing lacks, not a detail in their costume! Feverishly arranging them in battle array,

range en bataille. Oh! l'artiste qui les a construits ne peut être qu'un soldat, un héros de l'épopée Napoléonienne.

“Oh! toi, qui que tu sois, ami, c'est à mains jointes
 Que je te remercie, oh soldat inconnu,
 Qui je ne sais comment, je ne sais d'où venu,
 A trouvé le moyen, dans ce baignoire où nous sommes,
 De repeindre pour moi tous ces petits bons hommes!”

Depuis un instant Metternich est entré. Inaperçu, il surveille le plaisir enfantin de l'Aiglon, puis, sonnant un valet de pied: “EmpORTEZ et jetez ces soldats” lui dit-il quand il apparaît. Le duc, rouge de colère, marche sur Metternich les poings crispés. Tout à coup, le valet de pied passant derrière lui, vite murmure à son oreille, “Silence, Monseigneur! Je vous les repeindrai.”

Se calmant subitement, le duc redevient gracieux et souriant, et il consent à donner audience à Marmont, type de ceux qui ont trahi leur foi envers Napoléon (Metternich est sorti avec Prokesch) mais l'âme de l'Aiglon bouillonne. Il fouette de reproches sanglants celui qui a trahi honteusement son empereur à qui il devait tout. Ses yeux étincellent. Marmont, qui croit se retrouver en présence de son Napoléon, humblement tâche d'expliquer comment les officiers étaient fatigués, las “de recommencer, de recommencer encore, et puis toujours comme dans un cauchemar”.

Mais au mot de fatigue le valet de pied a reparu. “Quoi donc!” s'écrit-il d'une voix de tonnerre.

“Et nous, les petits, les obscurs, les sans-grades,
 Nous qui marchions fourbus, blessés, crottés, malades,
 Sans espoir de duchés ni de dotations;
 Nous qui marchions toujours et jamais n'avancions;
 Trop simples et trop gueux pour que l'espoir nous berne
 De ce fameux bâton qu'on a dans sa giberne;...
 Marchant et nous battant, maigres, nus, noirs et gais...
 Nous, nous ne l'étions pas, peut-être, fatigués?”

Marmont tout interdit balbutie devant ce soi-disant laquais qui n'est autre qu'un des vieux “grognards” de Napoléon, mais “l'Aiglon,” qui pour la première fois a devant lui un grenadier de France, le salue avec enthousiasme, tandis que lui l'ex-sergeant de grenadier, debout dans la position militaire, décline ses titres et qualités. “Jean Pierre Seraphin Flambeau, dit “le Flambart” ex-sergeant des grenadiers de la garde, seize ans de service et seize campagnes, Faits d'armes: trente-deux ne s'est battu que pour la gloire et pour des prunes.” Marmont empoigné par la grandeur de la scène abjure sa trahison passée et promet au jeune duc de le servir corps et âme: il sort.

the duke knows that the artist must be a soldier, a hero of Napoleonic days.

"I thank you, nameless soldier of my father!

"I know not how you worked, nor whence you came,

"How you found means, here, in our dismal jail,

"To paint these little manikins for me."

Metternich has entered. Unperceived he has watched L'Aiglon's childish delight, and now, ringing for the lackey, cries, "Take these soldiers: throw them all away!" The duke is aflame with anger, and advances with clenched fists. But, in an instant, the lackey passing by him whispers, "Silence, my lord! I'll paint 'em over again."

Quickly controlling himself, the duke subsides and graciously consents to an interview with Marmont, who typifies Napoleon's faithless followers. (Metternich retires with Prokesch.) But L'Aiglon's soul is afire. His eyes sparkle and he reviles this betrayer of his father's glory. Marmont, feeling himself to be in the presence of Napoleon, humbly begs to explain that the officers were weary "beginning, and beginning and beginning, again and yet again as in a nightmare."

But at this moment the lackey has returned. "What," he cries in a voice of thunder!

"What about us?—The men, the rank, the file,

"Tramping broken, wounded, muddy, dying,

"Having no hope of duchies or endowments,

"Marching along and never getting further,

"Too simple and too ignorant to covet

"The famous marshall's baton in our knapsacks.

"Marching and fighting, naked, starved, but merry—

"Don't you suppose we too were sick of it?"

Marmont splutters with indignation, but the duke, beholding for the first time a Grenadier of France, hails him with ecstasy as, defiant and excited, he reveals himself as "John Seraph Peter Flambeau, called Flambert—the glowing coal—ex-sergeant Grenadier, and veteran of sixteen summers!" Marmont is carried away by the appeal of this grand old veteran. He abjures his treason and promises the young duke to serve him body and soul. He then goes out.

Resté seul avec le duc, Flambeau le supplie avec l'éloquence, la force, la loyauté, la vaillante énergie de ces milliers qui comme lui marchaient comme un seul homme sur un signe du Petit Caporal de tout risquer pour rentrer en France. Lui, Flambeau, est un des complices de la comtesse Camarata, tout est prêt. A Paris on lui tend les bras à lui le fils de Napoléon ! On en est arrivé à graver des N sur les arbres, à les écrire jusque sur les mouchoirs et sur les pipes. Il faut frapper pendant que le fer est chaud. On annonce la venue de l'Empereur d'Autriche ; voilà qui rappelle au duc la promesse qu'il fit à l'archiduchesse. Néanmoins vaincu par les instances de Flambeau, le duc lui promet de réfléchir et s'il se résout à écouter les conspirateurs il mettra ce soir sur la table quelque chose en signal qui leur montrera qu'il est décidé à s'en remettre à eux.

FIN DE L'ACTE DEUXIÈME.

Left alone with the duke, Flambeau now pleads with all the courage and the force, all the loyalty and untiring energy, of the thousands who, like himself, moved as one man at the signal of the "petit Caporal." He begs the young Bonaparte to risk his safety for the sake of France. He tells how he is an accomplice of the Countess Camarata, and how they two together are working to restore their Eaglet to the throne of France.

His words ring like music on the ears of the young prince, who for so many years has wandered with helpless grief beneath the Austrian trees, carving an N upon their mossy trunks. He asks for proof that France still feels herself his father's widow, and Flambeau takes from his pocket a handkerchief, a pipe, a cravat, and many other things, and on each and all are found the name and face of Francis, Duke of Reichstadt.

The duke weeps for joy and faithful Flambeau bids him strike while the iron's hot.

But an officer enters to announce the Emperor. The duke recalls his promise to his aunt not to flee before trying to win the acquiescence of his grandfather.

"Damn it!" exclaims Flambeau.

"Listen!" cries the duke. "I must make one attempt with him; but if when you are here on guard to-night, you see something—that you are not used to seeing here—it's a signal. I will fly!"

END OF ACT SECOND.

ACTE TROISIÈME

LES AILES QUI S'OUVRENT.

Une foule bigarrée d'hommes, de femmes, d'enfants attend la venue du vieil Empereur d'Autriche pour lui remettre leurs suppliques. François II entre seul sans se faire annoncer, et de bonne grâce il écoute la lecture des placets qui lui sont présentés. Arrivé au dernier pétitionneur un jeune berger, il prend lui même le papier et le lit gravement à haute voix.

“Un pâtre du Tyrol,
Orphelin, sans appui, dépouillé de sa terre,
Chassé par des bergers ennemis de son père,
Voudrait revoir ses bois et son ciel...
Et le champ paternel!... “On lui rendra son champ,” s'écrie
l'Empereur.

Et comme le chambellan demande le nom du berger, qui réclame assistance le pâtre se redressant répond : “C'est le duc de Reichstadt, et le champ, c'est la France,” et jetant son manteau le pâtre redevient le duc de Reichstadt. Un grand silence se fait. Puis les pétitionnaires sortent laissant le grand-père et le petit fils face à face. “Je voulais vous prendre au moment où votre cœur s'ouvrait,” murmure le duc. L'empereur se jette dans un fauteuil et mécontent lui oppose l'Europe! L'Angleterre et surtout : “il y a Metternich!” Le duc agenouillé devant lui, le presse des heureux souvenirs de son enfance, quand il était le Roi de Rome. L'empereur entraîné sourit et le petit fils vient de le conquérir. Les affaires d'état sont oubliées; “eh bien oui, sur le pont de Strasbourg.

Si toi tu paraissais, tout seul, sans un tambour,
C'en serait fait du roi!”

et l'empereur n'y tenant plus salue son petit fils du titre de Sire! Ils s'embrassent.

La porte s'ouvre et Metternich paraît. Comme des enfants pris en défaut, l'empereur et le duc se séparent et se retournant vers leur maître à tous deux : “Je veux que cet enfant règne,” dit l'empereur à demi voix... “C'est entendu,” répond l'astutieux ministre, trop habile pour faire ouverte opposition, “mais ajoute-t-il, un rusé sourire sur les lèvres, mais il nous faut quelques petites garanties, oh! bien légères il est vrai!” Le duc avec joie, lui crie : “Tout-ce que vous voudrez!” Mais Metternich, passant aux détails des petites garanties : “D'abord, il faut que la presse soit muselée, et les libéraux expulsés; puis que le drapeau tricolore disparaisse. Le duc désespéré l'Interrompt.

“Ah! je sais maintenant ce que l'on me propose!
C'est d'être un archiduc sur le trône français!
Fou d'avoir pu penser à revenir par Vous!”

ACT THIRD

THE WINGS OPEN.

A miscellaneous crowd of men, women and children await the coming of the Emperor in the same room as the previous act, the Duke's cabinet. The Emperor enters quite simply without being announced and listens good naturedly to various petitions which are read to him. He takes pleasure in these petty acts of generosity, the only acts of his which are not directed by the iron hand of Metternich. Coming to a shepherd, he takes the paper himself and reads it aloud with some attention.

"A shepherd of the Tyrol,

A friendless orphan, robbed of all his land,
Driven from his homestead by his father's foes,
Yearns for his native woods and skies—
And his paternal meadow."

"It shall be returned to him!" cries the Emperor.

The chamberlain asks for the name, and the shepherd, advancing proudly, cries, "It is the Duke of Reichstadt, and the meadow is France!" His cloak is thrown aside, and Duke and Emperor stand silently face to face.

The Emperor is indignant. The petitioners go out.

"I wished to find you when your heart was open," is the grandson's explanation. The Emperor shakes his head, and recovering from his surprise explains gravely that there is Europe to consider, England, and above all Metternich." But the duke kneels by his side and recalls happy boyhood memories which cause the Emperor to smile and laugh, and his old affection to glow again. He forgets the affairs of state and, with a sigh, exclaims,

"Yes; if you appeared alone,
Without a drum, upon the bridge at Strasburg
The present king would vanish!"

Both are radiant. Quite forgetting himself, the Emperor salutes his grandson as an equal. "Sire!" he cries and both embrace.

Enter Metternich. Like naughty children, Emperor and Duke turn to face their master. "It is my will this child should reign," affirms the Emperor feebly. "Delightful," answers this wily minister, knowing too well not to oppose openly, then with crafty cunning, "We'll only ask some trifling guarantees." The duke, superbly happy, bids him proceed, and Metternich dwells on the trivial points in detail. First he indicates the necessity of a muzzle on the press, then the suppression of the tricolor until the duke, in sheer desperation, interrupts him,

"Ah! Now I know what is expected of me!
I am to be an Austrian archduke on a French throne.
I was mad to have thought you'd help me to my own."

Son enthousiasme s'exalte de plus en plus; il éclate en reproches, invoquant le souvenir de son père jusqu'à ce que l'empereur à bout, épouvanté, et hors de soi, s'écrie: "Allez-vous en! Sortez!"

L'empereur brisé de douleur est retombé dans un fauteuil et Metternich lui offrant son bras, l'aide à se lever lui promettant que jamais pareille scène ne se renouvellera. Ils sortent. La nuit est venue. Tout doucement, la porte s'ouvre. C'est le duc; il regarde; il est bien seul. Lentement il s'avance et place religieusement sur la grande table, un des petits chapeaux de Napoléon. C'est le signal convenu.

Flambeau est entré et a compris; mais à ce moment, survient Sedlinsky désireux de voir si ses instructions sont bien suivies. Il veut qu'on redouble de surveillance autour du prisonnier. Il ordonne à Flambeau d'être vigilant et le vétéran l'assure qu'il fera tout son devoir.

La porte est fermée à clef. Sedlinsky sort laissant Flambeau seul. Alors, rejetant loin de lui sa livrée, il apparait en uniforme de grenadier de la garde et se met à se promener de long en large comme un factionnaire. C'est une plaisanterie qui l'amuse quand il est seul... Tout à coup une clef grince dans la serrure. "Pincé!" s'écrie Flambeau, qui se rejette dans un angle obscur devant la porte de la chambre du duc. Une autre porte s'ouvre. C'est Metternich. Ses yeux tombent sur le chapeau de Napoléon. Il regarde autout de lui avec un frisson; "c'est qu'on dirait qu'il est encore ici chez lui ce Bonaparte! comme au jour où ce salon lui servait d'anti-chambre!" Soudain il aperçoit Flambeau droit et immobile, montant la garde à la porte du duc. Metternich se recule, tressaille et se frotte les yeux.

"Non... Non... Non... C'est un peu de fièvre, qui se dessine!

Mon tête-à-tête avec ce chapeau m'hallucine!"

Il regards de nouveau, se rapproche, ses yeux fixés sur le grenadier. Le fantôme ne bouge pas. Metternich marche sur lui quand tout à coup le grenadier tombe en garde, et croisant la bayonnette lui crie: "Qui va là?" Metternich ne comprend pas; il insiste pour passer, mais Flambeau qui continue à barrer le chemin gronde à voix basse, "l'Empereur dort. Ne bougez pas! Vous le réveillerez!" Metternich, à bout de force, s'effondre dans un fauteuil et s'interroge pour savoir s'il rêve.

La plaisanterie de Flambeau a admirablement réussi. Malheureusement, le duc lui-même, entre, une lampe à la main. Metternich se précipite sur la sonnette pour appeler les domestiques. Flambeau saute par la fenêtre en criant au duc "Chut! au bal de demain!"

Des valets de pied accourent. D'un mot Metternich les congédie. "Trop tard!" et tout bas "Que m'inporte la plaisanterie d'un vieux soldat!" puis se tournant ver le duc il ajoute: "Vous n'êtes pas Napoléon. Vous en avez le petit chapeau, mais pas la tête."

"Quoi" s'écrie le duc, avec un cri de douleur "pas la tête?... Qu'en savez vous." Alors Metternich après l'avoir contemplé un moment en silence prend sur la table, un candélabre allumé, va vers la grande psyché et haussant la lumière "Regardez vous dans cette glace..."

"Rappelez-vous vos doutes de vous-même!"

He works himself into an ecstasy and invokes the memory of his father until the Emperor, quite beside himself, cries out, "Out of my sight, begone!"

The grandfather is quite overcome with grief and Metternich leads him away, promising that there will not be a repetition of this scene. They go out.

Night has come. The duke opens his door very gently and, seeing that they are gone, places one of Napoleon's little hats on the table—the signal! He returns to his room.

Flambeau enters and understands. But at this moment Sedlinsky comes to give explicit directions for a more strict watch over the prisoner. He orders Flambeau to be very vigilant, and the old veteran assures him he will do his duty. Sedlinsky goes out. The door is locked and Flambeau, left alone, throws off his liveried coat, and puts on a uniform of a Grenadier of the Guards. He struts back and forth like a sentinel, and is immensely amused at a joke which he alone can enjoy . . . Suddenly a key turns in the door. "Caught!" cries Flambeau, throwing himself into the shadow of the duke's door. It is Metternich! He sees Napoleon's hat. With a shudder he looks about; "one might think Bonaparte was still at home here! in the days when this room served him as an antechamber!" Suddenly he perceives Flambeau standing erect and motionless. He jumps back and rubs his eyes exclaiming,

"No, no, I'm feverish; my tête-à-tête

With the old hat plays havoc with my nerves."

He looks and draws near. The spectre does not move. He strides furiously towards Flambeau and the Grenadier presents his bayonet with an abrupt, "Who goes there?"

Metternich cannot understand; he insists on passing but again and again Flambeau bars the way, explaining, "The Emperor sleeps! Don't stir, you'll wake him!" At last, quite overcome, Metternich sinks into an arm chair, and asks himself if he is dreaming.

Flambeau's little joke has worked to perfection. Unfortunately the duke himself now enters with the reading lamp in his hand. Metternich rings for the valets. Flambeau jumps from the window, calling over his shoulder, "The ball to-morrow!"

Lackeys show themselves at the door. Metternich dismisses them with a word, "for," as he explains, "there is little importance in a veteran's joke," and he adds, "You are not Napoleon. You have his hat, perhaps, but not his head."

"What," cries the duke, "I have not the head? How do you know?"

With deliberate intention, the statesman takes the candelabra in his hand and leads the duke to the cheval glass. He bids him glance into this mirror and see the look of sullen sadness in his face, the racial melancholy in his eyes, the grim betrayal of his fair complexion, the taint of generations dormant in his blood.

"Come, come! Bethink you of your self distrust.

Vous, régner? Allons donc!.. Vous seriez, doux et blême,
Un de ces rois qui vont s'interrogeant tout bas,
Et qu'il faut enfermer pour qu'ils n'abdiquent pas!"

En vain, le duc, tremblant de tous ses membres, s'efforce de ne pas regarder son image. Il passe la main sur son front, mais sans pitié, Metternich continue évoquant dans le miroir chacun des sombres aieuls autrichiens: c'est Jeanne la Folle, Charles Quint, toutes les défaillances de sa race, elles sont là! le pauvre enfant peut les lire sur son front. Hors de soi le duc brandissant le lourd candélabre que Metternich vient de lui abandonner, le lance avec rage contre la psyché qui s'effondre en morceaux, tandis qu'épuisé et chancelant, l'Aiglon, la voix étranglée bat l'air de ses bras, et tombe en criant d'une voix défaillante: "Père, au secours!"

FIN DE L'ACTE TROISIÈME.

You—reign? You would be pale and wan;
One of those timid, introspective kings
Who are imprisoned lest they abrogate.”

The duke tries to look at his image and, shaking from head to foot, passes his hand across his brow. He would go. But Metternich drags him nearer and nearer, and forces the candelabra into his right hand so that he may see the images of his Austrian ancestors. All are there! Yes, all! have left their mark upon his saddened brow!

The duke struggles to free himself. Brandishing the candelabra he hurls it crashing into the mirror and staggers back, pale and exhausted. He reels and falls, and in a faint voice cries, “Help, Father!”

END OF ACT THIRD.

ACTE QUATRIÈME

LES AILES BRISÉES.

Debout, au sommet d'un tertre, le duc embrasse lentement d'un regard le champ de bataille de Wagram. A une distance respectueuse se tiennent Flambeau et Prokesch. On attend l'arrivée des chevaux, secrètement commandés. Un vieillard sort d'une hutte voisine; comme Flambeau, c'est un vieux de la vieille, mais lui a combattu dans les rangs autrichiens, et entre eux deux, le vainqueur et le vaincu, il se repètent les gloires de la sanglante journée.

Un groupe de conspirateurs ayant à leur tête, Marmont, s'approchent de l'Aiglon et le saluent du nom d'Empereur. "Empereur!" Que ce nom retentit doucement à son oreille! "Ah mon Dieu! que c'est beau d'avoir vingt ans et d'être Fils de Napoleon Premier!" "Oh Liberté! Liberté!" s'écrie-t-il Tu n'auras rien à craindre d'un prince qui fut prisonnier. France! France bien aimée! Me voici!"

Tour à tour chacun des conspirateurs s'approche du duc pour attirer l'attention sur soi. Seul, à l'écart se tient une figure silencieuse. Le duc l'interpelle: "Ton nom?" L'Homme se découvre, s'avance, et le duc reconnaît l'attaché français qui s'écrie vivement: "Pas en partisan, Prince! Un ami seulement. J'ai cru que vous courriez un danger!" Le duc, un pied dans l'étrier apprend que la comtesse déguisée en duc de Reichstadt s'est rendue au pavillon de chasse pour être au rendez-vous que le Prince avait donné à Thérèse. Elle l'a fait pour lui permettre de gagner du temps. Le duc, épouvanté du danger qui la menace, s'écrie: "Il nous faut retourner." Mais retourner, c'est abandonner la couronne. "Jamais!" lui crie-t-on de toute part. Les conspirateurs le cernent. Ils entourent son cheval. Non! Ils ne le laisseront pas retourner. Furieux, le duc les menace de sa cravache, et enfonce ses éperons dans le ventre de son cheval. Mais c'est en vain. On se serre autour de lui. L'attaché lui jure de défendre la comtesse malgré tout, le duc hésite encore. On lui crie "Partez!" quand soudain, couverte de boue, pâle, échevelée, hors d'haleine, apparait la comtesse: "Malheureux enfant! Quoi? Encore ici" s'écrie-t-elle. Attaquée par Tiburce qui l'a prise pour le vrai duc, elle l'a tué d'un coup d'épée. Mais le temps passe. Elle prie, elle supplie le duc de partir, et tombe sans connaissance. Le Prince hésite, tandis qu'il se penche sur elle, ses yeux se rouvrent. Elle le voit et s'écrie:

"Mais partez donc! Ah! si

Votre père, Monsieur, pouvait vous voir ici,

Faible, attendri, nerveux, flottant comme vous l'êtes...

Mais cela lui ferait hausser les épaulettes!"

Cette fois, le duc s'élançe pour fuir, trop tard! Sedlinsky et ses policiers sont là. Tout le monde est cerné. Deux hommes se sont avancés, prenant la comtesse pour le duc, il vont l'empoigner brutalement mais

ACT FOURTH

THE WINGS ARE BROKEN.

The duke is standing on the summit of the hill, gazing across the battledied of Wagram, rehearsing all his father's counsels. At a discrete distance Flambeau and Prokesch await the coming of the horses. An old man comes out of the near-by cottage, a veteran like Flambeau, and together they recall the glories of that bloody day.

Conspirators enter, headed by Marmont, who, approaching L'Aiglon, addresses him as Emperor! The word strikes strangely on his wondering ear—the Emperor! It is like incense to his fevered brain. "Oh, Freedom, Freedom," he exclaims, "thou hast naught to fear from one so late from bonds set free! O, my beloved France!—I come!—The conspirators approach the duke, each in turn, that they may draw attention to their names.

The time is fleeting. The duke should be off. "Enough! Enough!" he cries. "I shall remember all and best of all the one who has not spoken! Your name?" The man spoken to turns and he recognizes the attaché, who hurriedly explains, not as a partisan of the plot but as a friend to defend him. The duke then learns that the countess, who has gone in his place to the hunting lodge, is in danger of assassination. For, disguised as the prince, she has gone to keep his rendezvous there with Theresa, so as to give her Aiglon time to escape. Tiburtius has followed her, intent upon the duke's death. He does not know it is a woman he follows, nor does the attaché who, not knowing where the rendezvous is, has come to Wagram.

The duke is beside himself. "We must go back," he cries. Go back! Forsake the crown! The conspirators will not hear of it. They crowd about his horse. They will not let him go. The duke spurs on his horse. Flambeau prepares to fight, but the attaché intervenes, promising that he himself will go to defend the woman.

The duke is still hesitating. Enter the Countess Camarata, still in her disguise. "Unhappy boy! Not gone!" she cries. Her clothes are torn, her hand is lacerated. She has met the assassin, fought and killed him. She describes vividly the duel with Tiburtius in the dark. But the moments are passing. She begs the duke begone, then swoons. He delays to care for this heroic cousin who would have rather died than have him lose a moment's time, and she, opening her eyes, exclaims,

"Not yet gone?"

"For God's sake go! Ah! could your father see you

"Waiting, enfeebled, tender, hesitating,

"With what contempt he'd shrug his epaulettes."

At last the duke is off. But too late! The police officers enter, and at their head Sedlinsky, who advances to the countess, whom he mistakes for the duke. "Ah Temporizer," she furiously exclaims. "You dreamer!"

Sedlinsky a découvert le vrai duc et après s'être assuré de Prokesch, de l'attaché français, de la comtesse, et du Prince, il laisse les autres libres de se retirer. Seul, Flambeau se tient encore debout à côté du jeune duc. On le reconnaît. C'est lui que l'on cherche depuis si longtemps. Il sait que tout est fini pour lui et lentement pour ne pas tomber sous les balles autrichiennes, il s'enfonce son couteau jusqu'à la garde droit dans le cœur. Il chancelle et tombe aux pieds du fils de son ancien empereur. Les policiers se précipitent, mais le duc se jetant devant eux, et les arrêtant s'écrie :

“Je ne veux pas qu'un seul de vos hommes le touche!
Ce clair soldat touché par un policier louche!...
Je ne veux pas.—Laissez-nous seuls.—Allez-vous-en!”
“J'attendrai là mon regiment. L'aube est prochaine!...
L'étendard saluera de son bouquet de chêne
Sur l'air triste et guerrier que mes hongrois joueront...
Et ce sont des soldats qui le ramasseront!”

Tous s'éloignent ; et sur ce champ de bataille de Wagram, l'Aiglon, seul, un soldat moribond à ses pieds, n'a plus qu'une pensée adoucir les derniers moments de cet homme qui meurt pour lui. A Flambeau râlant, il s'adresse et d'une voix pressante il essaye de ramener dans le passé cette âme qui s'éteint et il y réussit. Se croyant revenu au jour de Wagram, Flambeau expire ; il a revu Napoléon et il meurt en se croyant vainqueur.

Le duc regarde autour de lui avec effroi. La mort du grenadier c'est le dernier coup de massue sur la tête du pauvre enfant ; seul dans la nuit noire, le dernier lien tranché, qui l'attachait à la France, sa tête divague. Il croit entendre une à une les milliers de voix de ceux qui sont tombés sur le champ de bataille. Il écoute les grognements, les gémissements des blessés, toutes les supplications de ceux qui vont mourir, le cri de “Vive l'Empereur” retentit, des clairons sonnent ; les tambours battent. Dans un accès de frénésie, le duc tirant son épée s'écrie :

“Oui ! je me bats!...—Fifre, tu ris!—Drapeau, tu claques
—Baïonnette au canon!—Sus aux blanches casaques!”

et tandis que sur la droite expirent les accents de la musique fantastique, sur la gauche éclatent les fanfares d'une vraie musique militaire. Le duc frémit et toujours en délire croyant commander un régiment de grenadiers il rugit :

“En avant !

Les ennemis!—Qu'on les enfonce!—Qu'on y entre!
Suivez-moi!—Nous allons leur passer sur le ventre!”

L'épée haute il se précipite, chargeant le premier rang d'un régiment qui débouche sur la grande route. Un officier se jette sur lui. A cet instant le duc semble sortir d'un rêve. Il passe la main sur son front, et regarde hystériquement, stupéfait, les uniformes blancs des soldats autrichiens qui défilent devant lui. Son sort est là. Le bras qui s'élevait pour charger retombe, et tout d'une pièce comme un automate, d'une voix sombre, la voix d'un officier autrichien, il commande “Halte! Front! A droite—Alignement!

FIN DE L'ACTE CINQUIÈME.

But as she is borne away a prisoner, her woman's heart exclaims, "Ah, hapless child! You would have made a leader." The attaché is also made a prisoner. But for the rest the police shut their eyes and all disappear. All but one. "Open your eyes again! Here's one more left," calls the voice of Flambeau, who chooses to stay by his master's side. He is recognized at once as Seraph Flambeau, long wanted by the police of France. He knows that the end has come, and, unseen by the others, slowly presses a dagger through his heart. He falls at the feet of L'Aiglon, his lord and emperor. The police rush forward, but the duke, alternately great and weak, is now mastered for a moment by his Napoleonic strength and haughtily bids them go.

"I'll not allow one of your men to touch him;

"What, the clean soldier touched by soiled policemen!

"Leave us alone together. Go! I'll await—

"My regiment. 'Tis summoned here at dawn,

"The standard shall salute him, and the drums,

"And my own soldiers shall uplift his body."

Then, in an ecstasy, he invokes Napoleon's victory on this field of Wagram, while Flambeau, lying at his feet, lives it over again, and, dying, thinks it is in a moment of victory that he meets a soldier's death.

Alone in the dark night with the grenadier, his last bond with France, his final tie with the glorious past, now dead by his side, the duke looks about with a shudder. In the deep silence he hears the myriad voices of soldiers on the battlefield, the moans and supplications of those about to die, the cries of "Vive l'Empereur," the bugles and the drums. And in wild delirium, drawing his sword, he cries,

"I come!—I fight!—Laugh, fife! and banners wave!

"Fix bayonets! Fall on the white coats! Forward!"

The dream-sounds die away toward the right, and a real military band suddenly bursts out on the left. The duke turns and, beside himself, urges along imaginary grenadiers, crying,

"Ha! Up! and at them!

The enemy!—Fall on them! Crush them!

Follow on! Follow on! We'll pass across their bodies!" With his sword high, he rushes at the first ranks of the Austrian regiment which appears on the road. But an officer throws himself on the duke, and he, as if awakening, falls back; passes his hand across his forehead, and gazes wildly at the white soldiers who march past at the sound of the fife. He sees his destiny, and accepts it. The arm he had raised for the charge sinks slowly, and stiff as an automaton, with a toneless and mechanical voice, a voice of an Austrian officer, he cries, "Halt! Front turn! Eyes right!"

ACTE CINQUIÈME

LES AILES FERMÉES.

La chambre à coucher du duc a Schœnbrunn ; on aperçoit le duc enfoncé dans un grand fauteuil. Auprès de lui le docteur cause avec le général Hartmann. La mort est écrite sur son visage. L'archiduchesse qui paraît elle-même très malade, l'aide à prendre un verre de lait. Tout doucement, elle lui demande si il ne voudrait pas en témoignage de reconnaissance envers Dieu recevoir la Communion en même temps qu'elle, et à force d'enjouement elle arrive à lui persuader qu'il ne saurait être question des derniers sacrements pour lesquels dans le cas d'un archiduc, l'étiquette exige que toute la cour soit présente.

Aussitôt qu'ils sont passés dans la pièce voisine, les portes s'ouvrent pour donner accès à toute la famille impériale. Le général Hartmann, grand maître, escorte les assistants à leurs places. Le silence le plus complet règne. On entend, pourtant, la comtesse Camarata murmurer à l'oreille de Metternich "Eh bien Monsieur de Metternich, vous ne regrettez rien ?

"Non lui répond-t-il. J'ai fait mon devoir... J'en ai souffert,
peut-être

—C'est à l'amour de mon pays, et de mon maître,
Et du vieux monde, que j'ai, Madame, obéi!.."

"Silence," crie le général Hartmann au moment où il ouvre une petite porte dissimulée dans une tapisserie. On aperçoit un petit salon en porcelaine, un prêtre y dit la Messe. C'est le moment de l'Elevation de l'Hostie, devant laquelle, prosternés sont le jeune duc et l'archiduchesse. La porte va se refermer, quand un sanglot échappe à Thérèse : "Lui!—Lui! Le revoir ainsi!" Le duc a entendu. Ouvrant soudainement la porte du petit salon il les voit tous debout devant lui, et après un long regard, il comprend : alors très calme avec une majesté soudaine il s'avance et s'adressant à tous :

J'assurerai d'abord de ma reconnaissance
Le coeur qui, se brisant, a rompu le silence...
Que celle qui pleura n'en ait aucun remord :
On n'avait pas le droit de me voler ma mort.
Laissez-moi, maintenant, ma famille autrichienne!
"Mon fils est né prince français! Qu'il s'en souvienn
Jusqu'à sa mort!" Voici l'instant : il s'en souvient!
Adieu!.."

Dans un coin, à genoux, Thérèse sanglote.

Il apprend d'elle que son amour pour lui l'avait rendue exacte
au pavillon de chasse.

LE DUC (*à la Comtesse*) :

"Madame,

Vous me l'aviez caché, qu'elle y était... Pourquoi?

LA COMTESSE :

Parce que je vous aime.

ACT FIFTH

THE WINGS ARE CLOSED.

The duke's bedroom at Schonbrunn. The duke is discovered in a deep arm chair. The archduchess is offering him a glass of milk, which he handles feebly. The pallor of death is on his brow. The archduchess seems to have been very ill but smiles bravely and asks her nephew if, as an act of gratitude to God, he will not take the sacrament this morning. "Ah," he exclaims, "Now I see the pious trick you'd play me! This is the end!" But with forced playfulness she persuades him that this is not the last sacrament, it being customary on such occasions to have the whole court present.

They go out. As soon as they have disappeared, the opposite doors open and General Hartmann admits the royal family, and ushers them to their places. All kneel in silence as the sacred mass is heard. But the Countess Camarata whispers to Metternich, "Well, prince, is there nothing you regret?" "No, nothing," he replies.

"I did my duty, madam—often suffered

While doing it—for my country's weel, my master's,

And in defence of ancient privilege."

"Silence," cries General Hartmann, and thrusts open a secret door in the tapestry. All the court is prostrate. There is a vague glimpse of candle light, a moment's pause of profound emotion and silence. Theresa slowly rises to look across the kneeling forms; she looks and sees, and amid the sounds which overmaster her, cries aloud, "Oh, to behold him thus!"

All hurry toward the door on the right, but the one on the left opens quickly; the duke appears on the threshold. With sudden majesty he draws himself up, and comes toward them.

"I thank the breaking heart that broke the silence;

Let her who wept feel no remorse for weeping:

They had no right to rob me of my death.

But leave me now my Austrian family!

'My son was born a Frenchman; until death

Let him remember that.' And I remember.

Farewell.—Whose was the breaking heart?"

In a corner, on her knees, Theresa is softly crying to herself. He speaks to her with great tenderness and learns that she had been at the hunting lodge to meet him, because—she loves him.

THE DUKE (*to the Countess*):

Madame, you hid this from me. Why?

THE COUNTESS:

Because I love you.

LE DUC (à Thérèse et à la Comtesse) :
 Et qui donc, près de moi,
 Vous à, toutes les deux, fait venir?
 (La comtesse et Thérèse lèvent les yeux vers l'archiduchesse)

LE DUC (à l'Archiduchesse) :
 Pourquoi cette bonté?

L'ARCHIDUCHESSSE :
 Parce que je vous aime.

LE DUC :
 Les femmes m'ont aimé comme on aime un enfant.

LA COMTESSE :
 Non ! nous avons connu ton âme et ses combats !

MARIE LOUISE :
 Parlez-moi !—Je suis là !...—Qu'une parole m'ôte
 Le poids de mes remords ! J'étais — est-ce ma faute ?—
 Trop petite, à côté de vos rêves trop grands !
 Je n'ai qu'un pauvre coeur d'oiseau, je le comprends !
 Pardonnez-moi, mon fils !

LE DUC :
 Inspirez-moi, mon Dieu,
 La parole profonde et cependant légère,
 Avec laquelle on peut pardonner à sa mère !

Sur la demande du duc, Marie Louise a fait apporter auprès du lit où l'Aiglou a été obligé de s'étendre le fameux berceau en vermeil du roi de Rome : celui dont Paris lui avait fait don.

J'étais plus grand dans ce berceau que dans ce lit !
 Des femmes me berçaient... Oui, j'avais trois berçouses.
 Qui donc, pour m'endormir, me bercera d'un chant ?"

Thérèse, la comtesse, l'Archiduchesse veulent le leurrer et sur la demande de l'Aiglou Thérèse commence à fredonner des rondes françaises.

L'Oeil hagard il écoute. Sa tête retombe sur l'épaule de Marie Louise. La mort approche. Dans un dernier éclair de raison, il tire un livre caché sous son oreiller et solennellement il demande au général Hartmann de lui lire le passage marqué : c'est le récit du baptême du roi de Rome : de son baptême à lui !

Tout à coup sa tête se renverse ; d'une voix faible, il crie "Maman !" puis, rouvrant les yeux, "Napoléon !"

Le docteur s'élançe. "Mort !" Silence. — Le général referme le livre.

METTERNICH.
 "Vous lui remettrez son uniforme blanc."

FIN.

THE DUKE (*to Theresa and the Countess*):
Who brought you both to see me?

(Both look at the Archduchess.)

THE DUKE (*to the Archduchess*):
Why so much thoughtfulness?

THE ARCHDUCHESS:
Because I love you.

THE DUKE:
Women have loved me as they love a child—

THE ARCHDUCHESS:
Ah, yes! We knew the struggles of your soul.

MARIA LOUISA:
Speak to me! I am here! Give me a word
To soothe remorse, for through no fault of mine
I was too small beside your mighty dreams.
Speak to me now! Forgive me now.

THE DUKE:
O God,
Inspire me with the deep, yet tender word
With which a son forgives his mother.

A splendid candle is now brought in and placed by the bed where his father used to sleep. Here in this same bed, as he is laid tenderly upon it, he exclaims,

“Ah, I was greater in my cradle, than
I am upon this bed; and women rocked me.

.
Oh, who will love me now with cradle songs?”

Theresa, the Countess and the Archduchess lull him, and with all their love. But the end is near.

With resignation and tender melancholy, and growing paler and more rigid, the duke now listens with deep attention and with more and more difficulty as General Hartmann reads, at his request, a description of his baptism, at which dukes, princes, kings, hailed him as “King of Rome.”

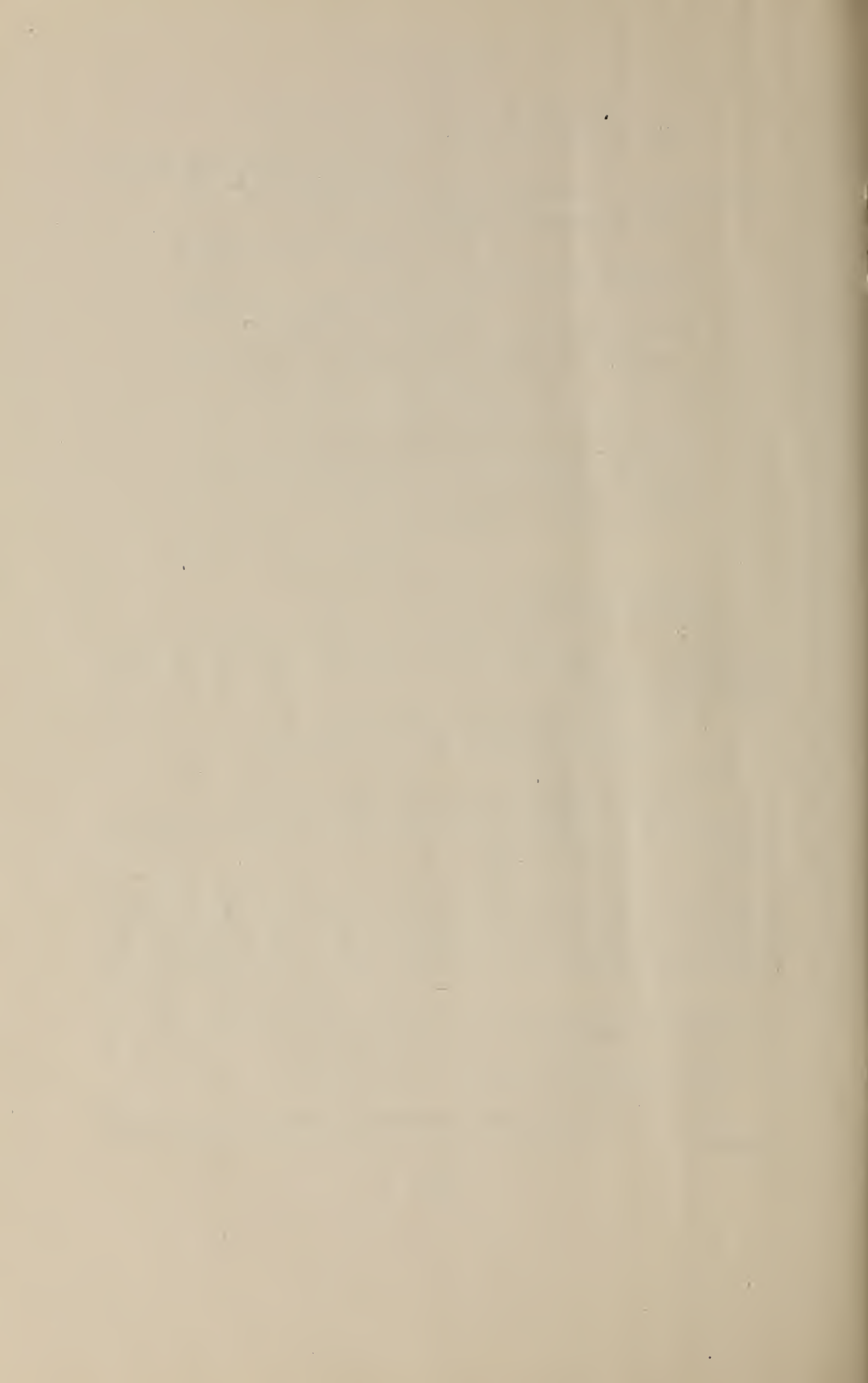
His head drops. “Mamma,” he weakly calls, and then, with his last strength, “Napoleon!”

Maria Louisa throws herself across his body.

The General closes his book—

But Metternich, still relentless, orders him clothed “in his Austrian uniform.”

END.



RULLMAN'S
Theatre Ticket
Office

111 BROADWAY, NEW YORK CITY
(Trinity Building, Rear Arcade)

OFFICIAL PUBLISHER OF

OPERA LIBRETTOS

AND PLAY BOOKS

IN ALL LANGUAGES

Telephones, Rector, 5172, 1347, 1289.

THE STEINWAY

MINIATURE

GRAND PIANO



“The Smallest
Grand
That’s Safe to Buy.”

Ebonized Case, \$800
Mahogany Case, \$900

Facts About Grand Pianos

A REAL GRAND PIANO is a musical instrument of orchestral character, *not a mere shape*, that can be reduced to any size. The desire of so many to have a grand piano has induced most makers to produce tiny “grands”—so little that they serve only to accentuate the value of the upright. The size of these pianos is a concession to convenience and fashion—a fad—that does not consider musical effect. When a piano is less than **5 feet 10 inches** in length it ceases to be a grand piano—it is an arrested development—it is only a pretty piece of furniture.

The Steinway Miniature Grand

has all the characteristics of our great concert grands, in modified volume. It is a *Real Grand Piano*; it occupies a distinctive position between the uprights and the larger grands; there is a scientific reason for its size, **5 feet 10 inches**. Call at our warerooms and see it—or at the warerooms of any Steinway dealer anywhere. You will then know why we make nothing smaller in a grand piano.

STEINWAY & SONS

Steinway Hall, 107-109 East Fourteenth Street, New York

Subway Express Station at the Door